Yan Morvan

REPORTER DE GUERRES

un récit d'Aurélie Taupin

Éditions
de La Martinière

Extrait de la publication

REPORTER
DE GUERRES

Extrait de la publication

YAN MORVAN

REPORTER DE GUERRES

Un récit d'Aurélie Taupin

Éditions de La Martinière

Extrait de la publication

Photos : © Yan Morvan

ISBN : 978-2-7324-5306-4

© 2012, Éditions de La Martinière,
une marque de La Martinière Groupe, Paris, France
Connectez-vous sur :
www.lamartinieregroupe.com
Dépôt légal : juin 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

« La route de l'excès
mène au palais de la sagesse. »

William Blake,
Le Mariage du Ciel et de l'Enfer

Extrait de la publication

Octobre 1983. Une voiture piégée saute dans la banlieue chi'ite de Beyrouth-Ouest. Un homme surgit des décombres portant un enfant mort à bout de bras. Il crie « Allah akbar ! ». Nous sommes des dizaines à « mitrailler » la scène. C'est le temps de l'horreur ordinaire.

Extrait de la publication

1

Liban

1982. Nous ne sommes plus que cinq au Commodore. Cinq sur la centaine de journalistes que compte l'hôtel dans les périodes fastes de la guerre. Cinq, petite poignée de piégés volontaires, nombre dérisoire pour ce Ritz local aux allures défraîchies. À l'extérieur, Beyrouth-Ouest, une ville orientale ensevelie sous les poussières d'une pluie ininterrompue d'obus. Une guerre totale, sans civils. Les riches ont fui ; les pauvres sont terrés dans des caves. Pas moyen non plus pour nous de sortir. Ni même de dormir dans nos chambres. Le troisième étage a été éventré par un tir et les autres ne sont pas plus sûrs. Mieux vaut rester au rez-de-chaussée, dans l'opulence fanée de l'immense salle de réception. Au fond le piano à queue verni noir, à droite les baies vitrées soufflées par les explosions successives, en arrière-plan la piscine où plus personne ne nagera jamais, et à gauche, légèrement en retrait, la longue table où un majordome sert et dessert un buffet miraculeux avec une distinction que rien ne semble pouvoir ébranler. Une vaste pièce de trois cents mètres carrés qui devait être flamboyante dans les années 1950, à la construction de l'hôtel.

Nous nous y retrouvons avec Christine Spengler, Michel Philippot, Coskun Aral et un photographe américain dont j'ai oublié le nom. Il fait nuit noire. On boit du vin liba-

nais, on mange du rosbif et, surtout, on écoute les départs puis les arrivées des tirs. Entre deux, on compte. Comme entre deux éclairs. Le tir part. Un, deux, trois, quatre, cinq… Plus de secondes s'écoulent avant l'explosion, plus la cible est lointaine. On regarde aussi. Bleu, l'obus qui coupe l'obscurité en deux ; et jaune, son embrasement au moment de l'impact. Je fume mes Lucky Strike sans filtre, un Bloody Mary dans la main. L'Américain s'est assis au piano. Il caresse le clavier d'un geste familier, prend ses marques, retrouve sa concentration… *Dim ba dim ba dim ba dam*… L'air est mélancolique et doux. Ce pourrait être du Chopin ou du Schubert. On s'enfonce un peu plus dans le chaos. Entre bombardements et fugue romantique, les sons se chevauchent, se mêlent, s'entrecroisent. Jusqu'à transformer l'horreur en un instant surréaliste et presque privilégié, comme un temps suspendu entre deux mondes. À l'image de cette scène du *Faussaire* de Volker Schlöndorff. J'attaque mon deuxième Bloody Mary et pense à Roland Neveu, un confrère de Gamma terré dans un autre hôtel. On ira voir ensemble les dégâts demain, quand il fera jour, si les choses se calment un peu.

Le siège de Beyrouth-Ouest est à son paroxysme en ce mois d'août 1982. Il y a trois mois encore, qui aurait dit que je le vivrais ? Je me souviens d'Alain Mingam surgissant en juin à Versailles en plein Sommet européen. « Ça y est, les Israéliens attaquent ! » Il avait le scoop, et moi mon 600 millimètres pour mes portraits d'hommes politiques. En quoi est-ce que cette actu me concernait ?! Mon expérience de photographe de « guerre » se limitait au conflit Iran-Irak, à l'Irlande du Nord et à des émeutes un peu chaudes en Allemagne. Mais, pour les jeunots, le Liban était hors de portée. Trop compliqué, à l'image du Vietnam. Phalangistes et Palestiniens s'entretuaient et les

Extrait de la publication

alliances évoluaient sans cesse. Ce conflit appartenait aux vétérans, aux Catherine Leroy et autres Don McCullin. Et puis… Sipa avait déjà Reza sur place. Il n'avait pas besoin de moi. D'ailleurs, je couvrais la politique pour l'agence et je bossais bien. Mitterrand était président depuis un an, on avait Mauroy comme Premier ministre… il y avait à faire !

« Morvan, Reza est blessé. Il a respiré des gaz à l'Hippodrome. Il ne peut plus travailler. Tu pars à Beyrouth à sa place avec une garantie *Newsweek*. » Sipa était venu me trouver. C'était ma chance ; je n'avais pas à hésiter. Je reçus un mode d'emploi succinct : « Tu prendras l'avion pour Israël. À Tel Aviv, tu iras voir notre correspondant israélien. Il nous doit de l'argent ; tu t'arrangeras avec lui. Je te paie juste le billet d'avion et les films… » Je suis parti le 6 juin, deux jours après Versailles. Sur l'épaule, un gros Billingham en toile pour mon matos : trois boîtiers, un Leica M4, un F3 et un F3 Titane tout neuf avec moteur, les objectifs adéquats et cent films ; à la main, un petit bagage avec le barda minimum, deux tee-shirts blancs – le blanc en temps de guerre, ça peut aider –, un jean et trois livres. J'étais prêt pour l'inconnu, paré pour vivre l'aventure avec un grand A. Comme Alain Keller, Gilles Peress et Alain Mingam que je retrouvais dans l'avion. C'était cela, le photojournalisme dans les années 1980 : un tapis volant magique.

Tout a été très vite. Le correspondant de Sipa, l'accréditation par l'armée israélienne, la location d'une voiture avec trois confrères et la remontée sur Beyrouth avec les Merkava. Dans cette colonne de chars, j'étais une poussière, un journaliste perdu au milieu de quelque soixante mille soldats de Tsahal. Je découvrais le Liban et la guerre en même temps. Une terre ocre, un ciel azur, une mer

transparente et des maisons jaunes. Une vraie carte postale, à ceci près que la mort était partout. Au château de Beaufort, l'air sentait encore la cordite, le brûlé et l'odeur âcre des cadavres. Le bilan avait été lourd ici pour l'OLP[1]. En m'éloignant, je regardais à nouveau la ruine… Malgré les siècles passés et les batailles endurées, sa silhouette se détachait encore avec majesté de son piton rocheux. Étrangeté d'une guerre sur fond d'histoire, entre croisades d'hier et barbaries d'aujourd'hui.

J'ai gagné Beyrouth dans les bagages de l'armée israélienne. Checkpoint du Musée puis petit tour de la ville. Ma mission était terminée. J'avais immortalisé une tranche de l'opération « Paix en Galilée », je pouvais repartir.

Le siège de Beyrouth a commencé trois jours seulement après mon retour sur Paris. Cette fois-ci, Sipa m'a proposé Beyrouth-Ouest. *Newsweek* voulait la couverture du conflit côté OLP. C'était reparti. Un avion pour Chypre. Ensuite, à la cité portuaire de Larnaca, un hydroglisseur jusqu'à Jounieh. Puis, de ce petit port tenu par les phalangistes, une voiture de location pour les derniers kilomètres. Le passage du port était encore ouvert mais il fallait faire vite. Beyrouth était une ville assiégée, comme au Moyen Âge. Les Palestiniens m'ont accrédité sans difficulté. L'étape suivante était le Commodore, le grand hôtel où se trouvait Coskun Aral, un autre photographe de Sipa sous garantie pour les Américains. J'ai posé mes affaires et je me suis rendu dans le quartier de Hamra, au bureau de *Newsweek*. Quelle différence avec l'Est que j'avais découvert avec les Israéliens ! Ici, l'Orient et le charme de ses palais anciens ; là-bas, un Nice résidentiel aux mains de nouveaux riches. Deux villes en une pour une mosaïque de communautés.

1. L'Organisation de libération de la Palestine.

Extrait de la publication

Le briefing de *Newsweek* fut pragmatique : couvrir le siège au quotidien, en échange de quoi ils prenaient en charge l'hôtel, m'alimentaient en films et me filaient 350 dollars par jour. Le deal était correct. Je déduisais 100 dollars de com pour Sipa, 100 autres pour Black Star, l'agence new-yorkaise qui faisait office d'intermédiaire entre Sipa et la presse américaine, et les frais inhérents au reportage lui-même… Théoriquement, j'avais une marge.

C'était l'année 1982, celle des bombardements permanents. Les journées étaient ritualisées. Je me levais le matin vers 8 heures, je petit-déjeunais jusqu'à 10, puis je retrouvais mon chauffeur. Mehdi Mehdi était un guide hors pair dans ce chaos. Il avait le réflexe, l'analyse et l'instinct. L'essentiel en temps de guerre. On montait à bord de notre Mercedes, une belle 200 beige des années 1970, et on partait pour Ouzaï. Le faubourg vide servait d'avant-poste aux lignes palestiniennes. Discussion avec les combattants, observation des mouvements de la nuit… Un rapide tour d'horizon donnait toujours la température de la journée à venir. En face, à huit cents mètres à peine, c'étaient les forces armées israéliennes. Quand elles envoyaient leurs drones nous survoler, on savait que cela allait taper dans l'après-midi même. Vers 13 heures-13 h 30, invariablement, le balai des F-15 commençait. Beyrouth-Ouest se faisait pilonner. Une pluie de bombes, des lâchés de cinq cents ou de mille kilos, quand il ne s'agissait pas de bombes au phosphore. Un fracas assourdissant. À cette époque, on disait qu'il tombait par jour sur Beyrouth l'équivalent de tout ce qui était tombé en Normandie pendant le Débarquement. Une rumeur invérifiable mais plausible. On entendait les avions piquer, lâcher leur charge, puis redresser. Leurs moteurs vrombissaient. La ville entière

semblait prise de tremblements. Elle hoquetait, frissonnait, sursautait et, parfois même, chancelait.

Au début, je courais comme un fou pour être au plus près des explosions. À Burj el-Barajneh, un quartier chi'ite sur la route de l'aéroport de Beyrouth, ou ailleurs. Mais au début seulement. Après, j'ai compris. Un bombardement soulève en fait tant de poussière qu'on ne peut pas le photographier de près. On est pris dans un voile de plâtre et de fumée ; on ne voit rien. Un jour, j'ai atterri ainsi dans une cave avec trois cents personnes. Tous les immeubles autour s'effondraient. La terre tremblait. Les murs tremblaient. Chacun comptait, seul avec lui-même. Un, deux, trois… Je ne pensais à rien à ce moment-là, juste à compter ; tant qu'on peut encore compter, c'est que la bombe n'est pas pour nous, qu'on ne mourra pas encore. Et à gratter le sol aussi, même si là je n'en laissais rien paraître. C'est comme ça, inexplicable, plus ça canarde, plus on a envie de creuser, de se terrer, de s'enfouir.

Un autre jour, j'ai vu une bombe tomber à cinq ou six cents mètres. J'étais en voiture. Ma Mercedes a volé, toute légère, portée par le souffle de l'explosion. Un autre encore, j'étais avec Hervé Merliac, un confrère. On était planqués en attendant que le feu cesse. Un abri de terre et de gravats. Un cluster est passé entre nos deux têtes. Pfitt ! Il s'est fiché dans le petit monticule qui nous protégeait, puis plus rien : il n'a pas explosé. C'était ça, l'opération « Paix en Galilée ». De la chance – et de la course aussi ! Courir pour avoir l'info, courir pour être à la bonne distance, puis courir encore pour remettre ses films à des journalistes sur le départ. Il fallait absolument que les films partent. Le rythme, c'était un à deux envois par semaine, selon l'actu. Quand le siège fut à son apogée, les agences ont

Extrait de la publication

dû faire appel aux anciens dealers. Il n'y avait plus qu'eux pour être pigeons voyageurs. Ils cachaient nos films dans leur voiture, dans les planques conçues à l'origine pour la drogue, puis passaient par le checkpoint du port, puis par Jounieh et, de là, regagnaient Chypre via Larcana. C'était gagné. Deux jours plus tard, Sipa recevait tout sur Paris. Il effectuait un tri : s'il avait des Ektachromes, il les donnait au labo, sinon il envoyait directement mes Kodachromes à New York pour développement. À son grand regret d'ailleurs. Il ne disait jamais rien quand il m'appelait, mais je savais qu'il souffrait de mon acharnement à vouloir travailler en Kodachrome. À cette époque, aucun labo ne développait ces films en France ; il devait tout expédier au siège de *Newsweek*. À eux donc l'*editing* et le premier choix. Pour moi, les Kodachromes étaient ce qui se faisait de mieux. Ils étaient très stables, de très belle qualité, et trois heures suffisaient à New York pour les traiter. Je résistais.

C'était encore l'époque d'avant, avant le raz-de-marée de CNN, la caméra sans fil, les e-mails et les portables. J'avais un bip à la ceinture, un récepteur à ondes courtes relié au bureau de *Newsweek* à Beyrouth. Quand il y avait une actu chaude à couvrir, on me bipait. Je me précipitais dans la première cabine téléphonique en espérant que la ligne fonctionne et je les rappelais pour savoir où aller. C'était plus compliqué, le tout dans une valse folle, un pêle-mêle permanent de vie, de mort et d'images. La récompense suprême, c'était la voix rassurante et paternelle de Sipa au téléphone quand je décrochais une belle publication.

Il était fier. Content et fier. Il m'aimait bien. Je guettais la livraison du numéro de *Paris Match* le jeudi suivant, chez Antoine. On trouvait toute la presse française ou

Extrait de la publication

presque à la librairie francophone de Beyrouth-Ouest. Un jour, à l'hôtel, après une grosse publication, Don McCullin a glissé un mot sous la porte de ma chambre : « Félicitations, la relève est assurée. » Bernard Bisson aussi a eu ce geste quand j'ai eu la couv' et vingt pages dans *Match*. Il m'a appelé de chez Sygma, chaleureux. Cela m'encourageait, me donnait une raison supplémentaire de rester dans ce Beyrouth assiégé et fantôme.

Dans tout ce chaos, je me suis retrouvé une fois avec Catherine Leroy et Dirck Halstead sur le toit du Carlton. La vue y était inégalable et le paysage apocalyptique. Les F-15 étaient de sortie. Ils larguaient sur les immeubles de Beyrouth-Ouest, sous nos yeux, à nos pieds. Ça frappait dur, secouait sec. L'hôtel entier vibrait et, du toit, l'effet était démultiplié. Partir ou faire encore une photo ? On hésitait quand le bruit des Faucon[1] s'est encore amplifié. Un vacarme assourdissant. Les avions de chasse passaient au-dessus de nos têtes ! Catherine a levé le poing vers eux. « Bandes d'enfoirés ! » Elle hurlait, toute concentrée dans sa colère. On l'a tirée par le bras et on a couru. Vite, il fallait évacuer, on avait assez joué avec le feu. Le toit allait s'écrouler. Elle était impitoyable, Catherine. Elle était en garantie pour *Time* à l'époque. On est monté au front ensemble peu après. Sur la route, on a trouvé Flandrin, un copain avec lequel j'avais bossé en Iran, puis en Inde en 1980. Philippe était planté là avec deux journalistes, à mi-distance entre le feu et l'hôtel. Il faisait du stop. « Yan, ils vont tout bombarder… On peut monter avec vous ?! » Dans l'âme, Flandrin n'était pas un reporter de guerre. Il cherchait le calme, pas la tempête. Mais ce

1. Faucon est le surnom du F-15, un des avions de chasse américain utilisé depuis 1976.

Extrait de la publication

n'est pas cela que Catherine a vu. « On est en route pour le front ; on ne prend pas de concurrence. » La *concurrence* ! On était tous en compétition, il est vrai. Philippe m'a supplié : « Yan, tu ne peux pas me laisser là… Dis quelque chose ! » Alors j'ai enfoncé le clou : « Elle a raison, Philippe, on part au front ! » Et on est reparti aussi sec, les laissant là, sur le bord de la route. On était dur au début des années 1980. Le *Golden Age* du reportage de guerre favorisait l'individualisme. Cependant, l'emmener au front n'aurait pas été une solution pour lui. Je ne savais même pas si j'allais en revenir moi-même vivant tant ça crachait ce jour-là. Il y a des moments où l'on ignore tout de la bonne réponse.

À la guerre, chacun a sa façon de travailler. Je parle peu. Je veux être efficace, le plus efficace possible. Si un photographe se met à faire de la miséricorde, il vaut mieux qu'il change de métier, qu'il se tourne vers l'humanitaire. Mon job à moi est clair. Je suis dans le factuel, l'info, en bon journaliste. Cela ne veut pas dire que je n'éprouve rien. Simplement, j'ai appris la distance, je prends sur moi.

Au fil des semaines, je suis devenu aguerri. Mes sens sont en permanence en éveil. Parfois, cela m'a sauvé la vie. Ainsi au Bristol avec Roland Neveu. L'hôtel avait été touché ; on regardait les décombres. Au sol, une pointe en métal scintillait. Elle nous faisait face, brillante comme une menace. Un sentiment bizarre m'a traversé. « Viens, Roland, ne restons pas là, je le sens pas. » On s'en est allés. Trois minutes après, un grand fracas retentissait. Derrière nous, tout avait explosé. La vie tenait parfois à rien, à une vague impression. Je guettais les bruits aussi ; et l'absence de bruit davantage encore. Quand on n'entend plus les animaux, plus les oiseaux, ce n'est pas bon signe. Cela veut dire qu'ils ont fui et qu'on ferait bien d'en faire

Extrait de la publication

autant. Peu à peu, on change. Sans s'en rendre compte, on adopte une mentalité d'assiégé. On ne veut plus sortir, on cocoone. Je m'assommais chaque soir avec cinq Bloody Mary en fumant mes Lucky Strike. Chaque matin, je ressortais néanmoins pour prendre les nouvelles des avant-postes, repérer les drones et courir toujours et encore. De grosses journées avec leurs doses de hasard et de chance, de risque et de raison.

Fin août 1982, après deux mois de siège, la configuration du terrain change. Un cessez-le-feu est signé le 20 août et, avec lui, le plan Habib. L'OLP s'engage à retirer ses troupes de Beyrouth tandis qu'Israël promet de ne pas avancer. On semble sortir de la crise. L'Organisation des Nations unies envoie une force multinationale de sécurité pour protéger les civils et, le 23 août, Bachir Gemayel, un maronite soutenu par les phalangistes, est élu président du Liban. Tout est rassurant… excepté que ces accords sonnent si faux qu'ils en sont suspects ! Je prends le pouls du pays : la librairie Antoine pour la presse internationale et le bureau de *Newsweek* pour les infos plus spécifiquement américaines, puis les miliciens de l'OLP au front et le réseau de mon chauffeur dans les faubourgs de Beyrouth-Ouest. Personne n'a confiance. La situation est même très tendue. Qu'en est-il à Tripoli, la deuxième ville du pays ? Je saute dans une voiture avec Aral tandis que Mehdi Mehdi prend le volant. On a quatre-vingts kilomètres à faire et la route est sécurisée. Arrivés à la cité à forte majorité sunnite, un barrage nous arrête près de la mosquée. Des hommes à longues barbes, crânes rasés, tout de blanc vêtus, armés jusqu'aux dents… « Papiers », nous demande l'un d'eux. On sort nos passeports. On a le souffle court. Tout peut déraper d'une minute à l'autre ; on en est tous les trois conscients. Pour Mehdi Mehdi et

Extrait de la publication

Aral, pas de problème : ils sont musulmans, ils peuvent passer. Mais pour moi… les regards deviennent nerveux. Mon passeport passe de mains en mains. Soudain, la question tombe, sèche :

– Chrétien ?

– Oui.

– Chrétien ! Espion pour Israël !

L'horreur. Ce genre de verdict, pour des types qui ne croient qu'en Allah et se moquent de la mort, ça ne pardonne pas au Liban en 1982. On a beau leur dire que je suis journaliste, ils ne veulent pas en démordre. D'autres sont passés ainsi, en jouant la carte du journaliste et en travaillant pour les renseignements israéliens… La peur monte. Ils me confisquent mes boîtiers et m'emmènent au tribunal. Une heure passe, puis deux. Jusqu'à ce que des hommes m'aspergent de patchouli. C'est un rituel avant le jugement de Dieu. Si on purifie mon corps… c'est donc la mort ?! Mon cerveau se déconnecte. On me présente au juge. Je ne sens plus mes jambes. Je mets du temps à me lever. Il me propose un test. Je ne sais pas de quoi il s'agit mais j'accepte. On m'apporte une grande caisse. Au fond, des boîtiers, des optiques, des couvercles. Tout est en vrac, pêle-mêle. Si je suis un photographe comme je le prétends, je dois pouvoir reconnaître mon matériel. Je sors sans hésiter mon Nikon. Échange de regards. Je ne suis pas un espion, la preuve est faite. Alors je dois reconnaître leur Dieu.

Quatre hommes m'entourent. L'un d'eux me dit : « *La illaha illah Allah* ; *Mohammed rassoul Allah*. » Du menton, il m'invite à répéter. Je suis tétanisé. Je bégaye. *La illahaa*… la phrase est trop longue. Je suis trop fébrile. Une fois, deux… je n'y arrive pas. Je transpire, je suis en eau. Mehdi Mehdi qui m'a retrouvé voit mon état. J'ai besoin

Extrait de la publication

d'aide. Il tente lentement : « Il n'y a de Dieu qu'Allah ; Mohammed est le prophète d'Allah : *La illaha illah Allah* ; *Mohammed rassoul Allah*. » Il me répète doucement le serment. Cette fois, je le mémorise et je parviens à le dire. Du mot à mot presque mais, dans le tribunal, la tension redescend. Le juge me fait promettre de lire chaque jour une sourate du Coran. Je promets ; ils me relâchent. Je suis libre. Vidé, épuisé, livide mais… libre.

J'ai découvert ce jour-là qu'il y a deux types de peur. Celle liée à l'aléatoire, sous un bombardement par exemple. Et la vraie, la peur animale, celle née d'une menace directe, volontaire, dirigée… Tripoli me laisse un goût amer. J'ai eu de la chance ce coup-ci mais inutile de tenter le diable. De retour à Beyrouth-Ouest, j'achète un Coran en français chez Antoine et je décide de rentrer en France. Je prends l'avion début septembre. Les massacres de Sabra et Chatilla se préparent sans doute en coulisse. Je n'en sais rien. Nul n'en sait rien d'ailleurs. Mais je pars parce que j'en ai assez vu.

À Paris, rien n'a changé. Ma situation financière est toujours aussi précaire. Le Liban m'a rapporté presque autant qu'il m'a coûté. J'y ai laissé deux boîtiers, l'un de mes deux Nikon et mon Leica qui n'a pas supporté les vibrations des bombardements. Il me faut tout racheter. Heureusement encore qu'il me reste ma moto… Je me la fais voler sur le boulevard des Italiens. Je suis jeune, j'ai conservé une certaine éthique et les magazines américains me font confiance ; tôt ou tard, je récolterai les fruits de tout cela. Je mouline ces idées le 1er janvier 1983 en allant au ciné avec François Lher. François est un ami, un vrai. On se regarde *Rocky III*. *Eye of the Tiger*… J'aurai l'œil du tigre !

Une nouvelle année est là, déjà. Je pars trois mois à Ber-

Extrait de la publication

Extrait de la publication